



LA CIE SIPARKA
ET PASSAGE PRODUCTION
PRÉSENTENT

Le Déni d'Anna

UNE TRAGI-COMÉDIE ÉCRITE ET MIS EN SCÈNE PAR ISABELLE JEANBRAU

MUSIQUE ORIGINALE DE DANIEL JEA

AVEC ANNE-CHARLOTTE DUPUIS, MATTHIAS GUALLARANO, ALBAN GÉRÔME, BRUNO PAVIOT, VIJAYA TASSY
ET DANIEL JEA (GUITARE ÉLECTRIQUE), FRANCE CARTIGNY ET ÉMILIE RAMBAUD EN ALTERNANCE (BATTERIE)

SCÉNOGRAPHIE NICOLAS DE FERRAN - LUMIÈRE AMANDINE DE BOISSISSON VOIRON

siparka



Passageprod.com

Le Déni d'Anna

Texte et Mise en scène Isabelle JEANBRAU

Musique originale Daniel JEA

Nouvelle distribution

Bruno PAVIOT (le père)

Vijaya TASSY (la fille)

Matthias GUALLARANO (le fils)

Anne-Charlotte DUPUIS (la grand-mère)

Alban GÉRÔME (l'oncle)

Daniel JEA (guitare électrique)

France CARTIGNY et Emilie RAMBAUD en alternance (batterie)

Scénographie Nicolas de FERRAN

Lumière Amandine de BOISGISSON VOIRON

Coproduction Compagnie Siparka & Passage production

Création Théâtre Lucernaire Paris 2017

Prix décernés par Rémi de Vos **au Festival d'Auteurs de Sucy-en-Brie 2016** :

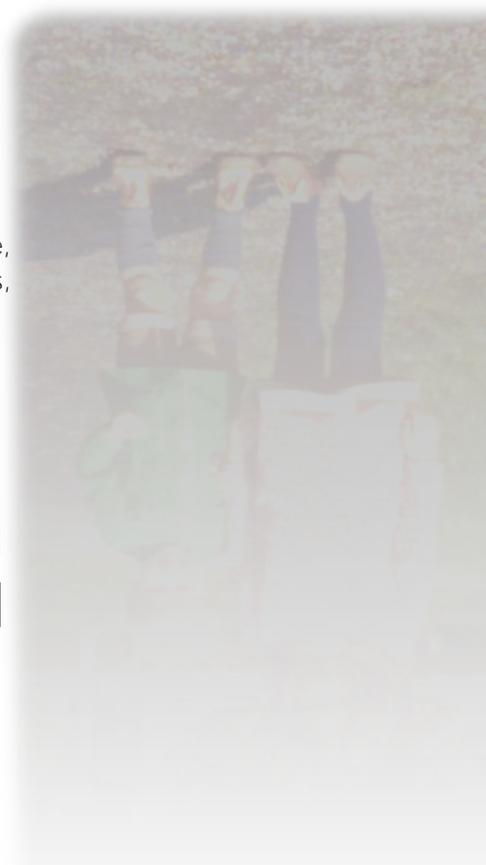
« Meilleur acteur », « Meilleure actrice », « Meilleure pièce »

Texte publié aux Éditions Les Cygnes

Partenaires & soutiens : SPEDIDAM, Festival d'auteurs de Sucy-en-Brie,
Théâtre Eurydice ESAT, Théâtre 13, Éditions Les Cygnes,



Au Théâtre Odyssée – L'Escale, Levallois
25, 26 et 27 mars 2021



L'histoire

Portrait d'une famille face au drame : quand le comique fait la nique au chagrin.

Chez les Dunel, quand Anna disparaît, chacun réagit comme il peut : **faire les courses, s'engueuler, refouler** son chagrin, rire aux éclats, danser la musique à fond, se faire engueuler aussi, préparer en boucle les menus **de la semaine, avoir des tocs, poser trop de questions aux adultes. Tout pour surtout oublier d'enterrer l'urne d'Anna.**

Mais bon sang ! **D'ailleurs, où est-elle** passée cette urne ?

Note d'intention d'Isabelle Jeanbrau, l'autrice

Faire faire la grimace au drame : rien de plus grotesque !

Ce **qui m'importe en tant qu'autrice**, est avant tout de faire rire de ce tragi-comique dans lequel le déni entraîne les personnages. Peindre une famille écrasée par le drame et qui se lance à corps perdu dans la négation du chagrin. La mort presque transmuée en source de joie par des adultes hagards qui réfutent tout tragique pour épargner de la douleur aux enfants.

La pièce se déroule sur trois tableaux que 20 années d'une vie désormais sans la mère, séparent... Les enfants devenus adultes prennent enfin la parole et viennent récupérer « leur mère » pour la mettre là où chacun lui refuse sa place : au cimetière.

Les personnages se parlent sans cesse sans jamais s'écouter. Chacun ne pense qu'à continuer à vivre, à manger, dormir, se soucier des petites choses du quotidien. La drôlerie des situations autant que leur gravité mènent la danse. Drame que cette comédie humaine !

A fuir de toutes ses forces le chagrin, cette famille danserait presque sur le lit de mort de la mère, pour **l'exorciser rendant les situations loufoques.** Mais la petite musique **de la mort rode...**

Ainsi la guitare vient faire entendre le personnage de la mère mourante, puis défunte, partition émotionnelle de ce personnage qu'on ne voit jamais, murmure des **non-dits au sein de cette trop humaine famille...**

Mon frère Daniel Jea collabore à ce spectacle qui touche à notre enfance commune en tant que guitariste professionnel et auteur compositeur.

Note d'intention de Daniel Jea, l'auteur-compositeur

La proposition d'Isabelle de créer un personnage dramatique au cœur de son histoire a tout de suite été un enjeu exaltant pour le musicien rock que je suis.

Dans « Le Déni d'Anna », la musique prend une place entière dans la dramaturgie, incarne réellement un personnage, là, qui envahit l'espace, ainsi que la vie des autres, présents, et cherche à faire exister une dimension émotionnelle chez eux qu'ils refoulent. Mon univers d'auteur compositeur, notamment celui du dernier album, a été particulièrement parlant pour Isabelle lorsqu'il s'est agi pour elle d'immiscer dans sa pièce une puissance émotionnelle indicible par les mots. Elle a eu tout de suite l'idée dans son travail de mise en scène de me faire interpréter à la guitare le personnage de la mère dans une présence absente au plateau, puis en cours de scène, de me faire apparaître sur scène pour matérialiser pour le spectateur ce personnage sonore, par la présence charnelle du musicien que j'étais.

Il s'est agi pour moi dans cette aventure théâtrale de fondre ma composition à la guitare dans une expressivité sensible et encore une fois charnelle, pour donner toute sa place au personnage de la mère que la guitare fait vivre. Mais encore de créer des moments musicaux chargés d'emporter l'imaginaire du spectateur plus loin encore dans ses propres réminiscences.

Dans « Le Déni d'Anna », j'avais à faire entendre avec ma musique toujours sur le fil et aux résonances rock, un univers plein, à me glisser dans la narration. Il m'a semblé passionnant et riche d'être présent au plateau et d'accepter une incarnation qui met en présence la guitare et la batterie, d'une façon bien plus vivante bien plus que ne l'aurait rendue une bande son enregistrée.

Porter vers le public, la fabrication au plateau de l'union de deux paroles dramaturgiques, le texte de l'autrice Isabelle Jeanbrau et ma partition musicale, fait beaucoup à mes yeux l'originalité de cette création théâtrale, « Le Déni d'Anna ».

La mise en scène d'Isabelle Jeanbrau

« Le Dénî d'Anna » est un spectacle qui pousse au fou rire.

Les adultes de la pièce s'épuisent à préserver les enfants du chagrin, de la violence de la vie qui pourtant n'épargne personne...

La profonde douleur, parce **qu'elle est refoulée chez les personnages adultes, fait sombrer** les uns et les autres dans des comportements excessifs de déni. En conséquence, des situations ahurissantes tant elles sont tragi-comiques... La mise en scène éclaire ce déni, dindon de la farce, décline cette grande fresque familiale **comme un œil cinématographique. Et les acteurs dans un jeu très réaliste, soulignent l'irrésistible comique** inhérent au refoulement de la souffrance chez les personnages.

Les acteurs traversent la pièce à des âges différents de leur propre personnage ; mon choix délibéré fait la part belle à leur capacité à interpréter la grande jeunesse comme des âges plus avancés.

Le texte navigue dans une partition musicale : celle des émotions humaines, les avouées et les non-dites.

La lumière comme la musique live racontent le cœur de l'atmosphère.



Le découpage de l'espace scénique par la lumière, tantôt pour mettre en exergue certains dialogues, tantôt pour laisser la place à un émotionnel sans mot, pose une mise en scène sobre au service des situations. A jardin en fond de scène, une lumière chaude raconte **la chambre de la mère. Tel un cœur qui bat à l'unisson des parties musicales...**

Le choix d'une musique interprétée dans le temps réel de l'histoire, sur le plateau, par un guitariste et un batteur, crée une forme d'étrangeté, participe du mystère évanescent du personnage de la mère...

Au centre de la scène, dans un décor simple et symbolique, les cinq personnages encadrés des deux musiciens, évoluent dans les limites de cette vie de famille...



La scénographie et la lumière

A la scénographie, Nicolas de Ferran accompagne le travail de mise en scène en faisant une proposition d'unité de lieux.

Une structure centrale pivotante qui réunit tous les lieux de l'histoire, matérialise cet espace duquel le personnage du père notamment ne sait pas sortir, ce cercle familial à l'identique au cours du temps et gelé autour la mort de la mère, dans lequel chacun des protagonistes se retrouve malgré les années. Construite en bois, faite de tiroirs, de recoins, de marches, et contenant la quasi-totalité du nécessaire aux personnages, cette structure sur roulettes symbolise la maison de l'enfance, comme celle à peine inchangée du père vingt ans plus tard et sert enfin au cimetière du tableau 3.



Seules une table et des chaises, sur roulettes elles aussi, jouent en avant-scène, espace emblématique incontournable de cette famille pour qui les repas permettent de tout dire sans rien dire...

Quoique réaliste dans l'utilisation des accessoires, le décor de Nicolas de Ferran s'attache à raconter ce que les personnages ne savent pas voir : la transparence aveuglante des évidences – évier translucide pour les larmes noyées du père -, le poids des émotions qu'ils préfèrent bloquer et refouler dans un usage excessif des objets au quotidien – ustensiles en tous genres, et lustres toujours plus lourds suspendus au-dessus de la famille tels l'ombre pesante du deuil refusé -. La structure déploie des trésors d'inventivité pour répondre à l'aspect pratique de la

vie des protagonistes pour lesquels tout est à portée de mains, téléphone, couverts, lits d'enfants... Dans ce travail, la lumière l'accompagne, pour envisager l'espace de façon architecturale. Ainsi le passage d'une suspension légère dans la cuisine de l'enfance, à celle d'une autre plus lourde après la mort de la mère, puis enfin à celle d'une bâche incongrue déployée par les manies du père au-dessus de la tombe d'Anna au cimetière, racontent avec la lumière le deuil inconsolable qui plane sur la famille Dunel. Un espace qui éclaire les douleurs là où les mots ne savent rien dire.



La compagnie Siparka

Créée en 2015, La Compagnie Siparka est née d'un désir d'allier les arts musicaux, picturaux et textuels, au sein d'œuvres nouvelles, plurielles, dynamiques. Nous faisons le choix de donner l'impulsion à des entreprises artistiques nées d'une expérience de vie et au travers elles, de mettre en lien les arts du spectacle vivant : le cri que peut être la création musicale, la prise de parole qu'est le théâtre, l'univers visionnaire qu'offrent les arts de la scène. Mettre ensemble des pulsions créatrices qui savent se rencontrer et permettre aux œuvres de fructifier. Nous sommes attachés à des textes personnels d'auteurs en émergence, désireux de mettre en lumière des artistes dont le travail s'articule autour de l'urgence, de l'irrépressible. La Cie Siparka est plus que jamais sensible à l'ineffable émotionnel par lequel l'artiste désigne le monde et tend à lui créer un espace sur un plateau commun et collectif.

En 2015, le frère, musicien, compositeur, Daniel JEA et la sœur, comédienne, autrice, metteuse en scène, Isabelle JEANBRAU créent Siparka, autour du projet « Le Déni d'Anna », texte pour cinq comédiens et deux musiciens au plateau, écrit et mis en scène par Isabelle, et dont la musique est composée par Daniel, présent également en scène à la guitare.

L'équipe mène « Le Déni d'Anna » au Théâtre Lepic dès 2015, puis au festival d'auteurs de Sucy-en-Brie en 2016 où Rémi de Vos, président du jury, lui décerne 3 prix, et enfin voit la pièce programmée sur trois mois au Théâtre du Lucernaire en 2017, soutenue par la Spedidam et Passage Production. Le texte est édité aux Cygnes par Monique de Montrémy.

Siparka s'engage ensuite dans un partenariat avec l'autrice Claude Ferri-Pisani qui permet à la compagnie d'envisager le festival d'Avignon 2018 pour une reprise du « Déni d'Anna ». Dans le cadre de cette collaboration, Isabelle Jeanbrau met en scène le texte « La danseuse du crépuscule » de Claude Ferri-Pisani, pièce à sept personnages, au théâtre du Funambule en 2019. Daniel Jea compose la musique du spectacle. En 2018, Siparka collabore avec la Cie l'Oubli des Cerisiers de Nicolas Struve et Stéphanie Schwartzbrod, pour présenter au théâtre du Lucernaire à Paris, une mise en scène de Frédéric Jessua, de la pièce courte « On purge Bébé » de Georges Feydeau.

Dans sa démarche créatrice sur la thématique de la famille et ses névroses tragi-comiques, l'autrice-metteuse en scène Isabelle Jeanbrau écrit alors un texte neuf intitulé « Diane, à table ! », pièce pour huit comédiens et deux musiciens au plateau et devient en 2020 porteuse d'un diptyque : volet 1 "Diane, à table !", volet 2 : "Le Déni d'Anna".

L'équipe artistique

Les comédiens



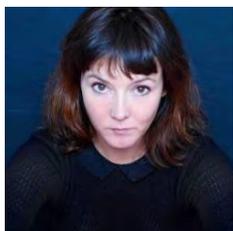
Bruno PAVIOT / Rôle : le père

Bruno Paviot a été formé au cours Florent puis à l'Ecole Nationale des Arts et Techniques du Théâtre (Rue Blanche).

Au théâtre, il a joué dans une quarantaine de spectacles, dans des registres très variés, allant du théâtre contemporain au classique, en passant par le clown, le music-hall, la comédie musicale ou encore le masque. En 2018 il joue dans « L'Idiot » de Dostoïevski, mis en scène par Thomas Le Douarec, au Théâtre 14 puis au festival d'Avignon. En 2019, il est sur la scène du Théâtre Hébertot dans « Sept morts sur ordonnance », mis en scène par Anne Bourgeois.

Après quinze années essentiellement consacrées au théâtre, il tourne régulièrement pour le cinéma et la télévision depuis 2008. On a pu le voir, entre autres, dans « Au bonheur des ogres » de Nicolas Bary et dans « Graziella » de Mehdi Charef. Il a prêté sa voix à Lebeuf, l'un des personnages principaux du dernier film d'animation de Michel Ocelot, « Dilili à Paris ». À la télévision il interprète notamment le rôle de Moulinier dans la série « Au service de la France », celui de Maurice dans « 3615 Monique » et celui de Marcel dans la série américaine « Genius : Picasso ».

Il travaille régulièrement pour France Inter et France Culture, dans des fictions radiophoniques.



Vijaya TASSY / Rôle : la fille

Vijaya participe à « República Republica », un opéra pour enfants et adolescents de Vladimir Koujoukarov à Montpellier. S'ensuit une formation au Conservatoire de Montpellier, aux cours de Vera Gregh, et à l'Acting International et l'école des Enfants Terribles. Elle travaille sur Karl Valentin avec Fabrice Eberhard, joue dans « Comme une valse » de Dorothy Parker mis en scène par Rémy Chenylle, et encore dans « Souk » de G.Petitgas.

Avec le metteur en scène Didier Bezace, elle joue dans « Narcisse ou l'amant de lui-même » de J-J Rousseau au Théâtre de la Commune puis en tournée, et dans « Tartuffe » et « Don Juan » mis en scène par Philippe Ferran.

Elle aborde le théâtre contemporain et beaucoup plus physique avec Hervé Taminiaux dans « Extermination d'un peuple » de Werner Schwab et « La furie des nantis » d'Edouard Bond. Avec l'autrice metteuse en scène Marie-Laure Malric, elle aborde le théâtre burlesque des « Cinq filles couleur pêche ». Pour le théâtre jeune public, elle joue avec Tiphaine Guitton « Le petit chaperon rouge » de J.Pommerat, « L'Œuf » de T. Guitton, « La Métamorphose » adaptée de Frantz Kafka par Tiphaine Guitton.



Matthias GALLARANO / Rôle : le fils

Matthias Guallarano est passé par différentes formations amateurs. Il démarre avec la troupe de l'académie du 7ème art aux côtés de Leila Bekhti. Il travaille la méthode Meisner avec Philippe Peyran Lacroix à l'école Art et Action. Jouant des rôles allant de Goldoni à Cocteau, il passe par le one-man-show et intègre le théâtre de la Main d'Or où il écrit et joue ses propres sketches lors de nombreuses scènes ouvertes, sous le regard de Dieudonné. Parallèlement, il donne des concerts avec différents groupes en tant que percussionniste.

C'est sous la direction de Jean Louis Crinon qu'il associe ces deux disciplines.

Il joue avec les Déménageurs Associés plusieurs pièces alliant toujours le théâtre et la musique (piano, flûte, percussion). Devant la caméra, il tourne avec Rafael Torres Calderon, Hadrien Fiere plusieurs courts-métrages, et à la TV avec Olivier Philippe, Alexandre Laurent, ou Olivier Dorain.



Anne-Charlotte DUPUIS / Rôle : la grand-mère

Anne-Charlotte Dupuis a été formée au conservatoire d'Angers puis à l'école du passage dirigée par Niels Arestrup ainsi que lors de nombreux ateliers avec Françoise Bette, Christian Rist, Cyril Teste, Richard Brunel, Vincent Rouche, Gérard Watkins, Thomas Jolly...

Elle a travaillé sous la direction notamment d'Hélène Vincent, de Denise Péron, Marie-Claude Morland, Christelle Derré, Christophe Rouxel, Marc Prin, Monique Hervouët, Laurent Maindon... Elle pratique le tango et le clown (trio de clowns

avec Sébastien Cherval et Alban Gérôme).

Elle a joué dans « Henry VI » et dans « Richard III » sous la direction de Thomas Jolly au théâtre de l'Odéon et en tournée en France et à l'étranger (Taïpei). En 2020, elle a joué dans « Tenir parole » mis en scène par E. Demarcy-Motta et elle fait partie de la Troupe de l'Imaginaire du Théâtre de la Ville.



Alban GÉRÔME / Rôle : l'oncle

Formé à l'école de La Belle de Mai dirigée par Jean-Christian Grinevald et Joël Pommerat, il entre dans la compagnie Méti théâtre de Régis Vaillant et Arielle Bloesch et y joue notamment des textes de Samuel Beckett, Karl Valentin ou Roger Vitrac. Parallèlement, il poursuit sa formation en rencontrant Jean-Pierre Rossfelder, Ludovic Lagarde, Élisabeth Mazeu, Éloi Recoing, Natacha Kantor, François Rancillac, Julie Deliquet, et aborde différents registres de jeux et d'écriture. Sa collaboration avec Emmanuelle Cordoliani lui permet de découvrir le monde de l'opéra et de jouer au festival d'Aix en Provence et aux opéras de Dijon et de Liège. Il travaille avec Catherine Vallon dans des créations où se croisent joyeusement le burlesque keatonien et les recherches de Gilles Deleuze et Félix

Guattari, notamment au sein de la clinique de La Borde.

En 2012 il joue pour Jean-Michel Rabeux *La Nuit des Fous*. Puis en 2013 il entame une nouvelle collaboration avec la metteuse en scène Pascale Nandillon, avec qui il joue *Macbeth Kanaval* et *Par les Nuits* d'August Stramm à La Fonderie au Mans et au Théâtre du Soleil à Vincennes. Au cinéma, il apparaît dans une dizaine de films et tourne entre autres pour Alain Wermus (dans la série Les Cordier, juge et flic) Jean-Paul Salomé ou Guillaume Martinez.

Depuis une dizaine d'année il développe une activité de lecteur en collaborant avec le Centre de Promotion du Livre Jeunesse de Montreuil et danse en travaillant pour les chorégraphes Stéphane Fratti et Delphine Mac'h. En 2010 il rencontre Sébastien Cherval et crée le clown Hirouchi.

Les musiciens



© Marylène Eyfier

Daniel JEA, auteur-compositeur, guitare électrique

La guitare de Daniel Jea a accompagné des artistes aussi divers que La Grande Sophie, Florent Marchet, Françoise Hardy, Damien Saez, Bill Pritchard ou Da Silva. **Il a exploré le rock, la pop, l'electro et ces dernières années la chanson française** aux côtés de Buridane, Jérémie Bossone ou encore Garance. Il est devenu depuis 20 ans un musicien courtisé pour son jeu de guitare sensible qui va bien au-delà

d'un supplément d'âme.

En tant que **guitariste, il a tourné sur toutes les scènes de France et d'Europe et a participé à d'importants festivals** en France et dans les pays francophones (Suisse, Belgique, Canada).

Depuis 2015 il travaille aussi pour le théâtre. Outre la pièce « Le Déni D'Anna », il a aussi composé et supervisé la musique du spectacle « La Danseuse du crépuscule » joué au Funambule théâtre (Paris 18e).

En tant qu'auteur-compositeur-interprète, Daniel Jea a sorti 3 albums : « Exilés volontaires » (MZA Music - 2010) affirmant une écriture dense et inspirée en français, dans un univers rock/chanson. Suit un EP 4 titres, sobrement intitulé « DJ » (MZA Music - 2015). Un second album « **L'homme d'à côté** » (liFeliVe / Siparka / Inouïe Distrib - 2018) puis un troisième « **À l'instinct, À l'instant** » (Siparka / Inouïe Distrib - 2020).

Un 4^{ème} album est en cours de préparation, dont la sortie est prévue en juin 2021.



© Christophe Crénel

France CARTIGNY, batterie (en alternance)

Musicienne chanteuse batteuse, autrice-compositrice-interprète, France Cartigny débute sa carrière à l'adolescence avec 2 premiers singles sortis chez Pathé Marconi, "Le yoyo", sous le pseudonyme de France Toutou, et "Dis-leur merde aux dealers", sous le nom de France Cartini pour la fondation anti-drogue de Michel Platini, clip réalisé par Jean-Marie Périer.

Depuis la fin des années 90 les enregistrements suivants sont parus sous son véritable nom. 4 albums : "Sensations" (100%), "France Cartigny" (Barclay), "En place" (Lazy corner/Comotion) et "Les meilleurs" (Ocean Music / Naive).

En parallèle, elle a aussi sévi comme batteuse/chanteuse/choriste dans le groupe Anorak (trio rock féminin), sur l'album live "concert de soutien pour le GISTI" (clipé par Jacques Audiard), pour la soirée "Clowns sans Frontières" au Grand Rex pour M, Arthur H et Camille, en tant que choriste sur les tournées des 2 premiers albums solo de Gaëtan Roussel (chanteur de Louise Attaque), chanteuse/choriste/batteuse au sein de Even If (groupe à 2 batteries avec Richard Kolinka), ainsi que chanteuse/guitariste du groupe Trafic Parade (avec Joseph Dahan)

Depuis 2017 elle est à la batterie et aux chœurs avec Daniel Jea (pour ses albums comme sur scène).

Pour le théâtre, depuis 2015, outre le spectacle « **le Déni d'Anna** », elle a travaillé avec son frère Sylvain Cartigny sur la création "Ma science-fiction (une histoire vraie)" de Laurent Hatat, et accompagne aussi, **jusqu'à aujourd'hui, le spectacle « Toute la mer du monde » d'Alexis Delmastro.**



Emilie RAMBAUD, batterie (en alternance)

Emilie Rambaud est batteuse et chanteuse. Elle suit une formation classique au Conservatoire de La Rochelle, et une autre ensuite en musiques actuelles à Paris.

Elle écrit et compose pour ses propres projets dans les styles rock / pop / chanson / folk / hip-hop / électro (Romance, The Buns, The Tiki Sisters, Sparrow & Nightingale) et accompagne également de nombreux artistes sur scène, dans des répertoires aussi variés que la chanson, la pop, le rock, ou le hip-hop.

Sur scène depuis 2005. Tournées en France et à l'international avec **The Buns (tournées des Zénith et des SMAC en 1ère partie d'Indochine et d'Hollysiz notamment) et pour divers**

artistes dont Etienne Daho, Ludéal, Jacques Higelin. En 2018/2019 elle accompagne le rappeur américain Beat Assailant sur toute la tournée de son dernier album.

Depuis 2018 elle est à la batterie et aux chœurs avec Daniel Jea (pour ses albums comme sur scène).

Parallèlement, elle développe une activité de composition à l'image/gestion de session d'orchestre, musique de publicités et de films (publicités pour les marques Président et Milka, court-métrage "L'idée tu vois c'est que..." et long-métrage d'animation "The Khmer Smile").

Le texte et la mise en scène



Isabelle JEANBRAU

Comédienne formée au Conservatoire National de Montpellier, puis à Paris à l'École du Passage par Niels Arestrup, Juliette Binoche, Alain Maratrat, Bruce Meyers, Karine Saporta, elle est ensuite dirigée au théâtre par les metteurs en scène Jérémie Farley, Thierry Lavat, Cédric Chapuis, Alain Maratrat, Salomé Lelouch, Clément Rouault, Laurent Maurel et Emmanuel Demarcy-Mota. Depuis 2002, elle joue tout autant dans des **comédies d'auteurs tels que Feydeau, Obaldia, Molière, que dans les drames de Joe Penhall** *Pale Horse*, Debbie Horsfield *Red Devils*, Claudette Lawrence *Cet été-là, à Socoa*, Francis Farley *Collision*, Cédric Chapuis *Dans les draps de Morphée* ou encore Jean-Jacques Farge *Avant que tu ne partes* (**Lauréat 2010 du Concours d'auteurs du Théâtre Montan-**

sier). De 2008 à 2011, son seul en scène *Dans la vie de mon chien* tourne ensuite entre Paris, la province et la Belgique. Sa toute première mise en scène en 2002, *Le Vestiaire* est suivie d'un second texte *Les Ouvreuses* en 2004, mis en scène par Christophe Bourseiller. En 2005, elle dirige Raphaële Moussafir dans *Du vent dans mes mollets*, la belge Carine Frisque en 2010, dans *Sang pour Sang Valentine*. En 2012, elle crée le festival de seuls en scène, **l'Île au Théâtre, en Haute-** Garonne. De 2015 à 2018, elle monte son texte *Le Déni d'Anna* édité aux Editions des Cygnes (Festival des mises en Capsules, théâtre du Lucernaire). Puis, elle collabore à la mise en scène de Laurent Maurel sur le spectacle de François Rostain *Le Maître d'armes* et signe en 2018 la mise en scène du duo *Alter Ego* de Cédric Chapuis et Margot Mouth. Elle joue ensuite dans *On purge bébé* mis en scène par Frédéric Jessua (Lucernaire au printemps 2018) et tourne en 2019, *Le Parfum d'Yvonne*, seule en scène sur Yvonne Gaudeau, avec la Loutre Cie. En 2019, l'autrice Claude Ferri-Pisani lui commande la mise en scène de son texte *La Danseuse du crépuscule* pour le théâtre du Funnambule.

Comédienne par ailleurs dans l'audiovisuel, elle tourne régulièrement pour la publicité et dans des courts métrages. Elle a réalisé un triptyque de courts-métrages (*Banana split, Mon meilleur ami, Le rat des villes*) entre 2002 et 2005. Ses deux romans, *Dans la peau de mon chien* et *Sous les paupières* sont accessibles sur le site The Book. Elle coécrit actuellement un scénario pour le cinéma adaptation du roman *Solitudes d'automne* de Claudette Lawrence.

Aujourd'hui, elle fait partie de la Troupe de l'Imaginaire du Théâtre de la Ville, comédienne sur les Consultations Poétiques ainsi que dans le spectacle *Tenir Paroles* créé par Emmanuel Demarcy-Mota.

La scénographie



Nicolas DE FERRAN

Scénographe et décorateur pour le théâtre et le spectacle vivant depuis 2007.

Éclectique, il travaille sa démarche artistique avec des peintures, sculptures, organisations **et performances, des meubles en métal, pièces uniques qu'il expose au Salon profession-** nel de Paris *Maison & Objet* ainsi qu'au Carrousel du Louvre.

Il signe la scénographie des spectacles *Capitaine Tic* de E.Labiche, *Cuisine et dépendances* de J.P.Bacri et A.Jaoui, *Un air de famille* de A.Jaoui), **24 h de la vie d'une femme** de S.Zweig, ainsi que pour le groupe de musique Les Divalala. Il crée la scénographie également des spectacles jeune public *Tom Sawyer, Chien pourri, La chèvre de M.Seguïn, Le vilain petit canard, Alice au pays des merveilles, Le Roman de Renard*. Puis, celle de *Noël en famille, Masques à tous les étages* (Ch Botti- Compagnie des hommes papillons), *La petite sirène* (Freddy Viau, Théâtre des Bonnes Langues).

Pour le cinéma, il est assistant décorateur sur le tournage de *Knock*, avec Françoise Dupertuis. En 2018, à l'Académie théâtrale Totart de Valence, il réalise la scénographie de *Ubu roi* d'Etienne Jarry et *L'histoire de Cardenio* adaptée de Cervantès. En 2019, il signe la scénographie de *La danseuse du crépuscule* mise en scène par Isabelle Jeanbrau.

La création lumière



Amandine DE BOISGISSON VOIRON

Directrice artistique de La Loutre Cie depuis 2004, elle crée un langage émotionnel par une danse teintée de tous les styles qui fait appel au langage verbal.

En 2014, elle intègre le département scénographique de l'École Internationale de Jacques Lecoq, où elle aiguisé son regard de metteuse en scène.

Elle offre ses services de mise en scène et création lumière à d'autres artistes et compagnies de théâtre : *Nuits blanches sur un fleuve*, adaptation du Horla de Maupassant, Festival Off 2017 Espace Alya/ Théâtre du Gouvernail à Paris 2017-2018, *Fer Papier Ciseaux*, création théâtre gestuel Festival Off 2016 Espace Alya / Théâtre El Duende à Ivry 2012-2015, *Les Etoiles polaires*, adaptation des "Racontariques" de Jorn Riel Funambule Montmartre à Paris, Théâtre Joliette à Marseille 2011-2015, *L'odyssée* de Théodora et Anatole, création théâtre gestuel Festival Off 2014 au Théâtre des Barricades/Théâtre El Duende à Ivry 2012-2015, *Ces gens qui sont des arbres*, adaptation de David Dumortier Maison de la poésie de St Quentin, Maison des Métallos 2009-2011.

En 2018/2019, elle met en scène l'adaptation des conférences d'Yvonne Gaudeau, par Natalia Fintzeln et confie le rôle à Isabelle Jeanbrau du seule en scène **Le Parfum d'Yvonne**.

Elle crée la lumière de *La danseuse du crépuscule* mis en scène en 2019 par Isabelle Jeanbrau.

La revue de presse

l'express

BLOG

L'ÉCHARPE ROUGE

Plongée dans la mère morte

Ce n'est pas un petit exploit que de faire rire avec la mort, de la mort, par la mort, pendant 1h40. Il est accompli par Isabelle Jeanbrau, qui a écrit avec *Le déni d'Anna* un texte dont il ne faut pas retirer un mot.

On pense à *Conversations après un enterrement*, de Yasmina Reza, ou à *La Veillée*, de Lars Noren. Mais on est ailleurs, dans une prose coupée et recoupée, qui approche au plus près **ces conversations où ce que l'on tait domine ce que l'on dit et se lit dans les ombres des phrases.** Isabelle Jeanbrau ne recherche pas la poésie ni la musique, mais les trouve par son écriture minérale et dramaturgique.

Anna est morte, chez elle, d'un cancer effroyable, et laisse derrière elle deux enfants âgés de quelques années à peine, un mari qui ne sait pas mettre les mots sur les drames, une mère en révolte contre le destin et un frère aux rages rentrées.

Vingt ans plus tard, les survivants n'ont toujours pas fait le deuil d'Anna, et continuent à se parler à travers les grilles du déni. Comme un fantôme, comme un non-dit, Anna pèse sur eux plus qu'elle ne veille sur eux.

Que faire de l'urne où attendent depuis deux décennies les cendres d'Anna – d'ailleurs, où est-elle passée, cette urne ? Comment entretenir la petite tombe enfin érigée ? A chaque fois, douleurs et déchirements sont éclairés de l'intérieur des scènes par un humour ravauteur, porté par un acteur exceptionnel, Benjamin Egner.

Dans le rôle du père, encombré par chaque mot, entortillé dans ses névroses et calculant le moindre geste par obsession de **remplir toutes les secondes, afin de ne pas dire ce qu'il faut dire,** Egner est admirable de précision, et provoque drôlerie et émotion par ce travail qui fait songer à un mime, presque à un clown.

Guitare et batterie accompagnent cette narration. Derrière leurs sessions, on voit le spectre **d'Anna et le temps qui coule.**

Et l'on comprend bien avant la fin que rien n'est grave, sauf la mort des autres.

Christophe Barbier

Télérama^{fr}

De manière vive et astucieuse, Isabelle Jeanbrau met en scène une famille (le père, les deux enfants, la grand-mère et l'oncle) qui voit la vie basculer après la mort de la mère. Le père et la grand-mère, incapables de supporter la douleur, dénie le décès et se réfugient dans une joie tonitruante et fausse. Vingt ans après, les enfants, devenus adultes, réclament l'urne qui contient les cendres de la mère... La pièce parle du deuil, de la place à donner aux morts pour pouvoir vivre dans la vérité. Les situations de déni fournissent quelques moments burlesques, la mise en scène joue avec bonheur d'arrêts sur images qui constituent comme des photos de famille. Le spectacle, bien joué, parle d'un sujet grave mais avec légèreté et parfois drôlerie.

Sylviane Bernard-Gresh.

Une famille. Le père, obsessionnel et maniaque, les deux enfants, fille et garçon, une belle-mère collante et un oncle pas des plus sympathiques. À côté, la mère qui lutte contre une grave maladie et qui va mourir. Le père fait comme si tout cela était normal, banalisant l'horreur familiale autant par inconscience, indifférence et lâcheté que pour préserver les enfants.

C'est en quelque sorte une parabole sur ce qui se passe dans notre société qui a la fâcheuse manie d'occulter la mort. Les enfants, devenus adultes, demandent des comptes en souhaitant enterrer l'urne qui contient les cendres de leur maman. On peut discuter de la forme théâtrale choisie, quelque peu distanciée, qui ôte de l'empathie avec les personnages, mais ni de la qualité des comédiens ni de la nécessité d'une telle pièce. D'autant qu'on rit parfois même de bon cœur.

Jean-Luc Jeener

Une équipe hilarante et bousculante

Isabelle Jeanbrau est un auteur-metteur en scène qui casse les baraquas et ne traite pas ses thèmes avec des pincettes. Elle bâtit pourtant sa comédie sur les choses les moins drôles qui soient et y va carrément, à la hache, sans détour, sans prudence. Au premier acte, la famille **mange avec le meilleur appétit pendant que la mère, Anna, meurt d'un cancer dans la pièce d'à côté. Au second acte, vingt ans plus tard, presque tout le groupe est dans le « déni d'Anna », à commencer par le mari remarié et la mère qui s'est bien accommodée de la perte de sa fille. Mais les enfants se souviennent tout à coup de la disparue et cela justifiera un dernier acte, dans un cimetière, face auquel le public rira autant qu'au cours des actes précédents.**

Comment Isabelle Jeanbrau et son équipe peuvent-elle déclencher une telle hilarité autour de sujets largement tabous et ignorer la vulgarité tout en dépeignant à grands traits une famille **hautement franchouillarde ? C'est que, tel un peintre fauve, l'auteure n'a pas peur des couleurs** et, surtout, fait reposer ses tableaux de la France moyenne sur une vérité psychologique **terrible et drôle : tous ces braves gens ne pensent qu'à eux, croient que les autres pensent comme eux et mènent leur vie en se croyant les personnes le plus altruistes du monde. Quand parviendront-ils à éprouver un minimum d'émotion véritable ? Réponse à la dernière seconde !**

Tandis qu'une musique électrique et nerveuse s'élabore en direct, Benjamin Egner, Karine Huguenin (en alternance avec Sandra Parra), Matthias Guallarano, Thibaut Wacksmann et Cécile Magnet ruent des quatre fers et composent des personnages très typés. Parfois, leur niveau sonore est trop fort (cela change de ces spectacles où il faut tendre l'oreille ou accepter que les voix soient amplifiées). Mais chacun y va à la diable. Cela suscite un rire diabolique. Ne serait-on pas en présence d'une équipe qui, telle un Splendid du XXI^e siècle, donne un nouvel éclat à la comédie populaire en bousculant les codes du genre comique ?

Gilles Costaz



Le Dénî **d'Anna** : une pièce émouvante et intelligente sur le deuil

« L'heure est soudain venue pour moi de raconter le farouche refus du malheur qu'a emprisonné la mort de ma mère ». C'est par cette intention personnelle d'auteure qu'Isabelle Jeanbrau présente sa pièce. L'histoire d'une famille ordinaire, un père protecteur de ses deux jeunes enfants, bouleversés par le cancer de la mère. On suit son évolution de l'annonce de la maladie, la mort, la vie qui continue puis, vingt ans plus tard, la demande des enfants de récupérer l'urne funéraire de leur mère pour l'enterrer. Et ressusciter malgré eux des émotions et tensions enfouies.

Cette pièce composée de trois tableaux se distingue par la qualité de sa mise en scène : des éclairages soignés accompagnés par une ambiance musicale live (qui renforce les émotions), des scènes de transition muettes qui résonnent comme l'album photo d'une famille. Mais aussi par son jeu d'acteurs mêlant simplicité, violence, pudeur et retenue. On y découvre le père prévenant, protecteur mais psychorigide qui fait tout pour que ses enfants ne souffrent pas face à la violence de la vie comme pour se protéger lui-même. La brutalité de la grand-mère attristée qui ne comprend pas que des enfants dansent alors que leur mère se meurt à côté : un miroir cassé de l'innocence. Ou bien encore l'émotion des enfants, une fois adultes, essayant de se rappeler ce qu'ils faisaient ce jour-là et exprimant leurs regrets.

Personne n'est préparé et chacun réagit différemment. Que ce soit sur le moment ou quand les années ont passé alors que le deuil semble être fait. Chacun a ses propres barrières que la digue de l'émotion fissure petit à petit. On retrouve dans la continuité certaines obsessions pour évacuer son malheur : la nourriture ou le rangement, très présents dans l'action des acteurs, sont des moyens de combler un vide et de se sentir vivant. C'est un tragi-comique dans lequel le déni entraîne les personnages : la mort est parfois expurgée en joie ou rire par des adultes qui nient pour mieux éviter la douleur. Les émotions sont grinçantes, prenantes, parfois drôles, souvent tendres.

Dans cette famille où tout le monde se parle mais personne ne s'écoute, Anna la mère décédée est omniprésente : un beau symbole comme si l'absence était la plus forte des présences.

Xavier Paquet

Le Parisien

Le déni d'Anna, sans tabou

Il fallait oser porter le sujet du deuil sur les planches. Isabelle Jeanbrau est parvenue à le faire avec délicatesse et humour.

Dans « **Le déni d'Anna** », elle met en scène de manière intelligente une famille confrontée au décès de la mère, Anna.

Si la grand-mère est anéantie, le mari (interprété par l'épatant Benjamin Egner) s'engouffre dans les banalités de la vie quotidienne pour échapper à la réalité. Obsédé par les courses, il est tellement pragmatique qu'il en devient risible.

Vingt ans plus tard, les enfants, désormais adultes, veulent récupérer les cendres pour enterrer leur mère. Mais où est l'urne ? Leur père ne sait plus, il l'a posée quelque part comme il a enfoui son chagrin : à l'abri des regards.

Après une première partie émouvante, la pièce prend alors un tournant comique, parfois politiquement incorrect. Les enfants rappellent à leur géniteur que non, ça ne se fait pas de pique-niquer devant la tombe de **maman**. Rien n'y fait, ses émotions semblent sous anesthésie. Du moins, jusqu'à un certain point...

Même si la pièce ne nous pend pas aux tripes (la manière dont les enfants vivent le deuil est peut-être sous-exploitée), la justesse des comédiens nous donne envie de serrer fort dans nos bras cette famille attachante

Anissa Hammadi

En bref, éclairages soignés, comme la musique, mise en scène judicieuse et interprétation sans faille. Que du bon !

Première chose : **Anna n'est pas dans le déni, non, ce sont ses proches qui refusent sa mort (d'un cancer). Au commencement, donc, une famille ordinaire : un père prévenant, quoiqu'un peu stressé, une fille et un fils et... dans une autre chambre, la mère qui se meurt.** Au matin, le père, très agité, vient réveiller ses enfants : **C'est fini, dit-il.** Et il les reborde dans leurs lits, tout en leur disant de se lever. La belle-mère (mère d'Anna) est là aussi. **Bouleversée. Plein d'allant, le père se renseigne sur une possibilité de crémation, sollicitant l'avis du frère d'Anna et de sa mère. Quelqu'un disait qu'on n'écrit jamais mieux pour les comédiens que quand on l'est soi-même : c'est le cas pour l'auteure (également metteuse en scène) Isabelle Jeanbrau. Elle n'a pas choisi la facilité : elle s'empare d'un sujet périlleux et le traite avec une drôlerie qui emporte tout, bien servie en cela par les comédiens... et surtout Benjamin Egner, qui porte la pièce sur ses épaules.**

Les enfants grandissent, le temps passe, le père, avec sa nouvelle compagne (qui restera invisible) **s'installe à la campagne. S'ensuit une scène assez longue, intéressante car elle montre des enfants prenant leur « envol », mais un peu répétitive sur la nourriture. Une piste, mal exploitée, suggère la « présence » d'Anna... qui se manifesterait chez la fille et la belle-mère.**

Patience, car le meilleur est à venir : on retourne au « vif » du sujet, Anna. Le père continue à être à côté de la plaque, quand les enfants lui demandent clairement (vingt ans ont passé !) **de leur remettre l'urne de leur mère, qu'ils souhaiteraient enterrer dignement. Les dialogues s'emballent, on nage dans l'absurde et l'incongru. Depuis le début, les scènes sont rythmées par deux musiciens excellents (Daniel Jea et, ce soir-là, France Cartigny). Tout passe. L'auteur a la grâce et trouve son chemin entre Dubillard et Sébastien Thiéry, avec un ton qui n'appartient qu'à elle. On guette, on sursaute... on n'est jamais déçu. La scène du cimetière, par sa finesse et sa vérité, est mémorable.**

En bref, éclairages soignés, comme la musique, mise en scène judicieuse et interprétation sans faille. Que du bon !

Gérard Noël

Un portrait drôle et juste d'une famille qui vient de perdre un des siens et continue son chemin malgré tout. Tout va bien jusqu'à ce que les marmots grandissent et réclament l'urne de leur mère à leur père. Qui l'a paumée. La boulette.

Voilà un bon drame familial comme on les aime ! Avec ses faux airs de dialogues bacrijaoui-siens (ouais, ici on invente des termes comme ça, référence subtile aux pièces et films de Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui), ce portrait du deuil familial est une réussite à tous niveaux. On y découvre un mari qui tente de mener une vie normale avec ses deux enfants, alors même que sa femme est mourante. Le décès ne tarde pas. Les enfants sont interloqués, la grand-mère bouleversée, seul le père persiste dans une forme de neutralité joyeuse. Un déni qui lui collera à la peau sur les deux décennies suivantes, jusqu'à ce que ses enfants remettent tout sur le tapis, et décident de récupérer l'urne pour enterrer leur mère.

Si l'intrigue de l'urne sert de fil conducteur à la pièce, l'auteur s'est avant tout préoccupé d'illustrer les différentes formes de dénis que pouvait prendre le deuil. En l'occurrence, le personnage du père (interprété par Benjamin Egner, génial trop bien de ouf de la mort qui tue) qui jamais ne faiblit pour laisser place à la tristesse. Sauf qu'à force de ne jamais flancher, il finit par passer à côté des autres.

Un bel hommage aux sentiments quels qu'ils soient, ni mièvre, ni triste, souvent drôle, et terriblement juste.

Louise Pierga

Mon avis : Quelle jolie pièce ! Nous sommes tous tellement concernés par son sujet : **comment gérer le décès d'un proche ; à la fois personnellement et collectivement...**

A la lecture de son résumé, on pourrait craindre un mélo morbide, mais il n'en est rien. Tout ici est traité simplement, naturellement. En fait, c'est une phrase du père qui pourrait en synthétiser l'esprit : face à la mort d'un proche, « Chacun réagit comme il peut ».

La pièce est divisée en deux parties. La première expose la maladie puis la disparition de la mère, Anna. Les enfants, Diane et Matthieu, sont encore jeunes. La mort est pour eux un sujet abstrait. **Ils sont encore dans l'insouciance. Le père essaie de les protéger « comme il peut ».** Avec une maladresse touchante, il fait de son mieux. En revanche, la grand-mère, la maman d'Anna est dans une souffrance absolue. Elle ne supporte pas que sa fille parte avant elle ; ce n'est pas « dans l'ordre des choses ».

La deuxième partie nous entraîne vingt ans plus tard. Les enfants sont devenus des adultes, le père a refait sa vie mais la mère et le frère d'Anna sont toujours aussi présents. Diane et Matthieu, désormais responsables, désirent apporter une sépulture à leur mère. Mais, pour cela, encore faut-il mettre la main sur l'urne qui contient ses cendres. Or, personne ne sait où elle est...

Le jeu et la mise en scène du Déni d'Anna sont d'une extrême finesse et d'une grande sensibilité. J'ai tout de suite été happé par la façon dont chacun gère le drame puis l'absence et comment il évolue. Construite avec une succession de saynètes plus ou moins longues, la pièce est très rythmée. On ne s'embarrasse pas de gros décors pour signifier où l'on se trouve. Une table, deux petits lits, un réfrigérateur, deux pierres tombales... suffisent amplement.

Ce qui est le plus captivant, c'est le jeu des cinq acteurs. Tout en subtilité. Tout autant que les mots, les comportements respectifs ont une grande importance. La gestuelle propre à chacun est dessinée au scalpel. Les détails son essentiels car ils nous apprennent beaucoup.

Le pivot, l'âme de la pièce, c'est le père. C'est son attitude qui exacerbe les réactions de son entourage. La prestation de Benjamin Egner est époustouflante. Il compose un homme qui ensevelit son chagrin sous l'hyperactivité. Il pousse à l'extrême une maniaquerie chronique qui lui permet, en se concentrant sur les banalités du quotidien, de décaler sa douleur. C'est un brave homme qui ne sait pas quoi faire pour faire plaisir. Du coup, il en fait des tonnes et ça irrite tout le monde. Il est fascinant. Fascinant et... drôle. Car on rit souvent dans cette pièce au sujet si délicat. Certes, ce sont des rires brefs, mais ils sont tellement sincères et spontanés.

Au côté de cette formidable locomotive qu'est Benjamin Egner, chaque comédien se fond dans son personnage avec une justesse impressionnante. Pour moi, Karine Huguenin et Matthias Gualarano sont indissociables. Enfants, puis adultes, ils font preuve d'une complicité sans faille. Ils passent d'un âge à l'autre sans aucun artifice. Il leur suffit de changer subrepticement de timbre de voix, de démarche, de contenance, et on oublie les enfants dociles et primesautiers qu'ils interpréteraient quelques secondes auparavant.

La composition de Cécile Magnet dans le rôle de la grand-mère est également très aboutie. Submergée par sa souffrance, elle pleure, geint, s'insurge violemment contre l'apparente désinvolture de son gendre. Une seule chose lui apporte une parenthèse de répit dans son chagrin : savoir ce qu'il va y avoir à manger. Il lui suffit de courber un peu l'échine et de se déplacer plus lentement et, elle aussi, elle prend vingt ans de plus. Quant à Thibaut Wacksmann, il nous fait presque peur avec sa fureur rentrée. Sa façon de bouger nerveusement les jambes nous montre qu'il essaie de se contenir et puis, soudain, il explose, devient d'une agressivité insupportable avec sa mère. Sa voix forte et cassante, sa rudesse, son intolérance, constituent un formidable contrepoint avec l'attitude psychorigide et la bienveillance naturelle de François, le veuf de sa soeur...

Et puis, il y a un sixième personnage qui a son importance dans cette pièce, la musique. Une guitare et une batterie ponctuent et colorent les intermèdes. C'est mélodieux, discret, agréable à entendre. Bref, indispensable au climat du spectacle.

Finalement, cette pièce est une sorte d'hymne à la vie. Grâce au jeu des comédiens, à la mise en scène nerveuse et inventive, la mort est tenue à distance. L'émotion se le partage avec le rire. Le déni d'Anna emplit parfaitement sa mission car elle est profondément et simplement humaine. D'ailleurs, la meilleure conclusion est une déclaration que formule Diane à la fin de la représentation : "On meurt tous un jour ou l'autre, ce n'est pas une raison pour mal vivre"...

Gilbert Jouin



Tout commence par un instantané photo, une photo d'avant, quand il fallait un appareil et pas un téléphone pour photographier. Une famille est fixée fugacement : le père, les enfants, la grand-mère et l'oncle. Et la mère, Anna, dans tout ça ?

Elle sera l'éternelle absente, celle dont l'absence est une absence si obsédante qu'elle en devient peu à peu une présence. rois actes pour que le destin d'Anna ne soit plus un déni et soit résolu à jamais.

D'abord, dans la pièce d'à côté d'un repas mécanique et préoccupé, à mourir d'un cancer trop jeune. Puis, vingt ans après, dans une urne oubliée après trop séjourné dans les toilettes. Enfin, sous terre, dans un cimetière difficile d'accès.

Isabelle Jeanbrau a dessiné un drame familial très fort en saisissant une famille dans ses rites et ses tics routiniers, ceux qui tournent autour du "manger" et qui occupent le temps et les conversations, qui font la sociabilité de proches qui s'éloignent avec le temps. Quand ils sont définitivement loin des uns des autres, c'est autour d'une tombe à nettoyer, de fleurs à arroser qu'ils se retrouveront tous une ultime fois.

On pourrait dire que le théâtre d'Isabelle Jeanbrau est dans la lignée des pièces d'Agnès Jaoui et de Jean-Pierre Bacri et que ses personnages sont dans ces petits faits quotidiens dont raffole Philippe Delerm.

Cependant, c'est plus à un cinéma malheureusement oublié que l'on pense, celui d'un Gérard Frot-Coutaz ou d'un Jacques Davila, où l'on pouvait voir Claude Piéplu ou Micheline Presle nourrir de leur originalité fantaisiste une banalité revendiquée.

Ceux qui ont vu "Beau temps mais orageux en fin de journée" trouveront d'évidentes correspondances avec ce "déni d'Anna" et notamment dans cette manière de pousser l'ennui poli de vies réglées comme du papier à musique vers autre chose, vers une direction poétique et saugrenue où les larmes finissent par cesser de se cacher.

Récit bien découpé qui bénéficie à chaque enchaînement de l'intervention de Daniel Jea à la guitare et de France Cartigny à la batterie, "Le déni d'Anna" est l'occasion de se régaler de la présence de comédiens à leur meilleur, comme Benjamin Egner dans le rôle de François, le père de famille ou de Cécile Magnet dans le rôle très prenant et très cyclothymique de la grand-mère.

Karine Huguenin (en alternance avec Sandra Parra), Thibaut Wacksmann et Matthias Guallarano complètent avantageusement la distribution pour qu'on puisse assister à un vrai moment de théâtre contemporain qui sait raconter une histoire commune à cinq personnages, les suivre pendant un grand morceau de leurs vies sans jamais se répéter ni se caricaturer.

Au contraire, autour d'un projet apparemment modeste ne cessent de se sédimenter des faits qui, peu à peu, rendent consistant un travail théâtral qui se révèle au final d'une force dramatique inoubliable.

Philippe Person



Le Dénî d'Anna au Lucernaire, du théâtre grinçant sur le mode tragi-comique

Après *Ici il n'y a pas de pourquoi* et *Marie-Antoinette*, la comédie dramatique ultra-réaliste et crissante **Le Dénî d'Anna** débute sur la scène du Lucernaire. La disparition de la mère de famille Anna suite à une longue maladie suscite des réactions disparates chez les membres survivants de la tribu. A travers les années, les blocages persistent et occasionnent malentendus et maladresses entre le père de famille, ses deux rejetons devenus grands et la belle mère grincheuse. La pesanteur du sujet est contrebalancée par un petit théâtre de la vie illustré par des scénettes drolatiques qui mettent en relief le malaise ambiant et les tentatives pour le combler.

Une famille soudée dans le déni

Dès le départ de la pièce, une ombre semble roder au dessus des personnages. Anna reste invisible alors que cette mère de famille **atteinte d'une pathologie irréversible ne cesse de hanter les discussions**. Son mari François (Benjamin Egner) se démène pour préserver leurs enfants Diane (Sandra Parra) et Matthieu (**Matthias Guallarano**) **en s'affairant dans les tâches élémentaires du quotidien avec une énergie qui interpelle**. **Le décor de la pièce s'anime de lits d'enfants, d'une table de cuisine et des éléments les plus basiques pour signifier le registre le plus banal**. La belle-mère (**Cécile Magnet**) et l'oncle Antonio (Thibaut Wacksman) complètent **bien vite le tableau d'une famille démunie face au drame**. **Il n'y a pas de bonne manière de faire face au deuil et le désarroi des adultes est palpable via leur incapacité à mettre des mots sur l'intolérable**. **Même pénible, l'évocation de la situation apporterait un apaisement qui manque cruellement à des personnages qui mettent sous le tapis la mémoire de la disparue**. Les manies et tocs remplissent les trous créés par l'absence, suscitant les rires du public devant l'accumulation de maladresses.

Comment faire face à l'intolérable

Les expressions corporelles et les cheveux grisonnants figurent le temps qui passe. Les deux enfants deviennent des adultes qui décident de prendre les choses en main pour perpétuer le souvenir de leur mère trop tôt disparue. Les intermèdes entre les scènes voient deux musiciens égrener des notes mélancoliques à la basse (Daniel Jea) et à la batterie pour montrer **l'omniprésence de la disparue et l'absence de repos**. **Les tentatives vaines pour remplir le quotidien des détails les plus futiles ne guérissent pas la blessure et les comédiens adultes interprètent parfaitement des personnages perdus et désemparés**. **Le Dénî d'Anna séduit par la simplicité pertinente de sa mise en scène et les attitudes compassées d'êtres qui ne savent pas comment faire face à la situation**. Impossible de leur en vouloir, le deuil est une affaire hautement personnelle et les enfants qui grandissent apportent une tentative de réponse qui bousculera le petit monde. Au delà du contexte particulier, la pièce interroge sur la notion même de déni dans toutes les strates de la vie et nul doute que de nombreux spectateurs se poseront la question de leur propre attitude face au monde qui avance, portant la question sur un terrain beaucoup plus large.

Le Dénî d'Anna interpelle l'audience par l'acuité du sujet annoncé. Les 1h40 du spectacle accumulent les situations tendues et les bévues avec une belle récurrence pour un moment de théâtre tragi-comique à découvrir au Lucernaire.

Stanislas Claude



CULTURE-TOPS

On ne triche pas avec la mort

"Le déni d'Anna" est une pièce subtile, poignante, admirablement interprétée, qui nous concerne tous. On sort de là, chamboulé mais conscient d'avoir partagé des moments très forts.

THÈME

Comment parler de la mort? Épuisé par la longue maladie de sa femme, écrasé de chagrin après son décès, un père de famille ne sait comment parler à ses deux jeunes enfants de 10 et 13 ans.

Comment leur expliquer l'insoutenable : la disparition de leur mère une nuit pendant qu'ils dormaient? Quels mots mettre sur cette tragédie?

Cette pièce parfois grinçante, souvent touchante et juste, qui se déroule sur vingt ans, montre avec finesse que ce qui est non-dit, évité, est souvent plus dévastateur que la réalité.

Devenus adultes, les enfants reviendront enterrer eux-mêmes leur mère et la mettre là où elle aurait du être : au cimetière.

POINTS FORTS

La troupe d'acteurs. Benjamin Egner (le père), Mathias Guallarano (le fils), Cécile Magnet (la grand-mère) ou Sandra Parra (la fille) ne tombent jamais dans la caricature ou dans le grotesque que pourraient induire certaines scènes (le repas en famille, la préparation des menus, le pique-nique sur la tombe...). On sort de là le cœur serré devant cette famille ordinaire prise au piège d'une situation extraordinairement dramatique.

POINTS FAIBLES

Aucun. L'exiguïté de cette salle du Lucernaire située au premier étage et surnommée le Théâtre Noir et la simplicité de la mise en scène pourraient laisser augurer d'un spectacle au rabais. Il n'en est rien. Une table, quelques chaises, deux lits, un frigidaire... et le tour est joué. Comme quoi, le théâtre n'est pas -seulement- affaire de moyens mais d'intelligence des mots et d'engagement des acteurs au service d'un texte. Un mot aussi pour la musique lancinante de Daniel Jéa, présent sur scène avec sa guitare

EN DEUX MOTS ...

Un thème sombre, une histoire poignante qui peut concerner chacun d'entre nous.

C'est dérangeant mais subtil.

UN EXTRAIT

« C'est une bonne chose de finir par enterrer sa mère ».

RECOMMANDATION : Excellent

Virginie Le Guay

Le déni d'Anna, le deuil dans tous ses états

Face à la perte d'un proche parti beaucoup trop tôt, chacun réagit comme il le peut pour supporter l'intolérable, le vide, l'absence. En s'attaquant au deuil sans tabou et avec autodérision, Isabelle Jeanbrau signe une pièce percutante, burlesque et irrésistiblement drôle. Loin du politiquement correct, elle dresse le portrait pittoresque et bigarré d'une famille dans le déni. Brillant !

Dans l'obscurité, le déclic d'un appareil photo résonne, un flash éclaire la scène fixant pour l'éternité une famille des plus banales sur pellicule : un père souriant entouré de ses deux espions enfants, une fille et un garçon. Une grand-mère, un brin ronchon, et un oncle distant, complète ce surprenant et incomplet tableau. Une personne manque, la mère de famille. Où est donc cette grande absente ? Elle se meurt des suites d'un cancer incurable dans la chambre d'à côté.

Malgré cette issue fatale tout semble continuer comme avant. Soucieux de préserver l'insouciance de ses enfants du drame, François (épatant Benjamin Egner) s'accroche tant bien que mal au quotidien. Homme très ordonné, il se rattache avec une frénésie inaccoutumée aux listes de courses, à ses fiches-menu, pour éviter de se noyer dans le chagrin, de sombrer. Face à lui, son inconsolable belle-mère (Cécile Magnet) qui ne comprend pas que l'on puisse rester aussi froid, aussi décalé face à la mort imminente de sa fille. Puis, il y a l'oncle impassible (sobri Thibaut Wacksmann), partagé entre douleur et anesthésie.

Vingt ans ont passé, Les cheveux sont devenus gris, les enfants ont bien grandi et rien ne change. Faute d'avoir été enterrée, l'urne funéraire de la défunte, telle une présence invisible, traîne quelque part dans la maison familiale, dans la cave ou derrière la lunette des toilettes, qui sait ? Devant cet état de fait, Diane (ardente Karine Huguenin) et Matthieu (lunaire Mathias Gualarano) décident de prendre les choses en main et d'offrir à leur mère une dernière demeure pour enfin pouvoir avancer.

Avec humour, de sa plume ciselée, drolatique, Isabelle Jeanbrau brosse le portrait d'une famille décalée, amputée d'un de ses membres fondateurs. Elle se délecte avec beaucoup d'autodérision de cette horrible expression « faire son deuil ». Elle s'amuse de ce déni familial, de cet incapacité à affronter la mort. Si tout commence par la volonté de protéger de jeunes enfants de la dure réalité, cette situation de confort, où l'absence intolérable de l'être devient par désarroi un sujet tu, tabou, s'englué dans la routine implacable du quotidien. Ainsi, l'absente devient omniprésente. Elle se cache dans les petites manies, les tocs, dans les tentatives maladroites de remplir le vide qu'elle a laissé derrière elle, dans les non-dits de conversations surréalistes.

La mise en scène virevoltante, rythmée par des intermèdes musicaux interprétés en « live » par deux musiciens et imaginée par Daniel Jea, souligne à merveille le jeu drolatique et azimuté des comédiens. Benjamin Egner est impeccable en père totalement perdu, incapable de faire face au décès de sa femme et obnubilé par la volonté jusqu'auboustiste de protéger la candeur de ses enfants.

Cécile Magnet est impayable en grand-mère un brin tyrannique et dépassée. Karine Huguenin (en alternance avec Sandra Parra) est parfaite en fille incomprise, totalement ahurie par le déni familial. Matthias Gualarano est fascinant dans le rôle du fils, un peu bêtâ qui se range derrière les avis de sa grande soeur plus dégourdie. Enfin, Thibaut Wacksmann est étonnant en frère oublié de la morte, en fils soumis à sa mère, incapable d'avoir sa propre opinion.

Loin de la lourdeur du sujet, on rit beaucoup tout au long de cette tragi-comédie loufoque et parfaitement exécutée. Si l'on ne peut s'empêcher de s'interroger sur notre propre relation à la mort, on se laisse totalement chavirer par ce Déni d'Anna.

Une gourmandise douce- amère hilarante à déguster au plus vite !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Le déni d'Anna : une drôle de mort au Lucernaire

Le déni d'Anna nous offre un tableau burlesque de la vie face à la mort. C'est l'histoire authentique et émouvante d'une famille emportée par le doute et la peur de vivre sans l'autre, et dont les réactions peuvent faire rire et pleurer. Une belle histoire racontée en musique avec beaucoup de justesse.

Le déni d'Anna : un drame familial

Sur une affiche aux couleurs de l'été, une famille comblée se tient la main. Le soleil est à son zénith, mais quelques nuages encombrant ce chaleureux dessin. Un drame familial est sur le point de se produire. Au centre, un personnage est grossièrement barré au trait noir. Ce personnage dont on entendra que brièvement la voix, c'est Anna. Emportée brutalement, la défunte mère de famille laisse derrière elle un mari aimant, deux enfants en bas âge, une mère-poule et un frère. Comment faire face au départ de ceux qu'on aime ? Faut-il oublier pour ne plus y penser ? Dans cette famille, chacun a sa stratégie pour affronter le pire.

Famille décomposée

« Faire la grimace au drame », voilà ce que cherche Isabelle Jeanbrau en écrivant Le déni d'Anna. Dans cette pièce, on retient en premier la figure de François, le père (interprété par l'excellent Benjamin Egner). Pour faire face au décès de sa femme, François manie sa vie à la baguette tel un chef d'orchestre. Tout est réglé, calculé, réalisé avec un souci du détail et sans l'ombre d'une faiblesse sentimentale. Une attitude en opposition complète avec le chagrin assumé de la grand-mère (la mère d'Anna, Cécile Magnet) dont les états d'âme permanents angoissent et agacent. Au cœur de cette famille décomposée, il y a aussi deux enfants, dont les paroles sont inexistantes lorsqu'on les confronte à la mort de leur mère. De leur silence naîtra plus tard une révélation. A chacun sa manière de vivre la mort : certains se noient dans des obsessions futiles, d'autres ne retiennent pas leurs larmes, les derniers se taisent.

Le théâtre d'un silence musical

Dans cette pièce, la mise en scène et la musique ont une place bien orchestrée. Les cris laissent place, de temps à autre, à un silence pesant. Un silence qui en dit long sur les non-dits de cette famille. A d'autres moments, les intermèdes musicaux viennent exprimer ce que les mots ne peuvent : la colère des enfants, les souvenirs d'une mère, les regrets d'un mari. Devant nous, la vie défile et continue, malgré la mort.

Pièce émouvante à l'humour (noir) délicat, Le déni d'Anna fait s'esquisser des sourires et s'écouler quelques larmes dans la salle. A voir au Lucernaire.

<http://hellotheatre.fr/>





Le propos de cette pièce nous pique tant elle est profondément humaine, au réalisme criant de vérité qui nous touche au cœur et encore.

C'est cash et prenant, tendre et acerbe. L'auteure Isabelle Jeanbrau n'y va pas par quatre chemins pour dessiner cette histoire familiale qui bascule dans le refuge de l'évitement d'une évidence impossible à supporter. Cocasse ou ténu, le fil de l'amour traverse tous les personnages et transperce leurs carcans protecteurs pour nous montrer des situations grotesques de sincérité et prenantes du poids de leurs charges affectives.

La mise en scène de l'auteure fait le choix de la simplicité et de la pudeur. Pas de soulignement par des effets inutiles mais une construction scénique et une direction de jeu sans concession, au service du récit et de ses émotions. Le chagrin présent sait se faire drôle pour cacher son déni mais ne se prive pas de passer la rampe pour devenir proche.

La musique joue en direct les douleurs de l'agonie d'Anna, les rappels non-dits de son souvenir, créant une ambiance chaleureuse et colorée.

Les comédiens interprètent avec harmonie et précision ce texte ravageur et caustique, ces situations poignantes de vérité et ces postures gênées que le rire sauve d'une compassion ridicule. Ils nous emportent dans le récit avec une adresse pèche et efficace. Une belle distribution pour une belle histoire.

Un spectacle drôle et bien ficelé. À voir pour rire et s'émouvoir du chagrin des autres mais où le souvenir des nôtres se cache sans déni. Un beau temps de théâtre.

<http://spectatif.over-blog.com/>

Tu théâtre hier soir... LULU A VU

Démunis,
Délivrés

Avec le rire en prime, voici résumé les sentiments qui vont habiter, « hanter » les protagonistes si **véridiques, pathétiques, émouvants de cette famille confrontée à la disparition d'une trop jeune maman** vaincue par la maladie.

Au comique récurrent qui **émaillie force repas de famille où personne n'écoute personne, où incompréhension et maladresses caractérisent les échanges, le rire, suscité par des répliques déconcertantes de drôlerie, nous révèle bien des douleurs, mieux que gémissements et larmoiements. Quand se manifeste l'émotion profonde, elle n'est que pudeur et retenue.**

Souligné par la musique originale de Daniel Jea, en partie autobiographique, ce texte corrosif, rythmé, sensible, **sous-tendu par un vrai développement dramatique, est signé d'un jeune** auteur réellement talentueux, Isabelle Jeandrau, aussi dans sa mise en scène au cordeau, parfaitement découpée.

Sur le plateau, on est heureux de retrouver Cécile Magnet tant admirée dans « **C'ta ton tour Laura Cadieux** » en mère inconsolable, obsédée par la nourriture, souffrant « **d'isolement** » pas toujours tendre avec son gendre.

Dans son aveuglement obstiné, ridiculement « pratique », focalisé sur ses « courses » volontairement réfugié dans son train-train quotidien, Benjamin Egner incarne avec une rare maîtrise le difficile rôle du père.

Merveilleux dans les deux registres, enfants et adultes, Karine Huguenin et Matthias Guallarano, sont Diane et Mathieu. Innocents, frais, candides, spontanés, sincères, déconcertants parfois, leur interprétation évolue en parfaite adéquation avec leurs personnages.

En oncle, « subissant » sa maman, Thibaut Wacksmann campe comme il le faut ce personnage plus effacé, lointain.

Fatiguée par une succession de déconvenues sur de très grandes scènes parisiennes, **c'est au Lucernaire** que Lulu a retrouvé le sourire. Le spectacle peut paraître « scabreux » ?

Il est salutaire, hilarant, et profond.

Enfin du bon théâtre.

Prochaines dates

Au Théâtre Odyssée – L'Escale, Levallois

Les 25, 26 et 27 mars 2021 à 14h00

Contacts

Texte & Mise en scène : Isabelle JEANBRAU

isabellejeanbrau@orange.fr

Tel: 06 09 08 70 83

-0-

Création musicale : Daniel JEA

www.danieljea.com

contact@danieljea.com

-0-

Production : COMPAGNIE SIPARKA

10, allée Paul Verlaine,

77340 Pontault-Combault

siparka.prd@gmail.com

-0-

Coproduction, diffusion et communication

PASSAGE PRODUCTION

www.passageprod.com

François NOUEL

nouelfrancois@gmail.com

06 74 45 38 64

Claire RAMIRO

claireramiro@gmail.com

06 67 96 27 14

Crédits photos

Marylène Eytier

Julie Moulier

Christophe Crénel

